

© Marc Attali

Pierre Bergounioux France

Petite conversation avec des revenants / INA

L'auteur

Pierre Bergounioux, né en 1949, est un écrivain français dont l'œuvre abondante, d'inspiration autobiographique, se lit comme un seul grand livre, reprenant sans cesse les mêmes motifs pour patiemment cerner l'unique objet de ses préoccupations : celui de l'existence soumise à l'inlassable travail du temps. Marquée par Faulkner et les profonds bouleversements que l'écrivain américain introduisit dans l'écriture romanesque, elle a été rapprochée de celles de Claude Simon et de Pierre Michon.

Ancien élève de l'École normale supérieure de Saint-Cloud, agrégé de lettres modernes et enseignant en collège, à l'occasion critique littéraire, mais aussi sculpteur, Pierre Bergounioux dispense depuis peu des cours aux Beaux-Arts de Paris. Portés par un style poétique remarquablement ciselé, ses livres entendent éclaircir la douloureuse question des origines et du déracinement, non seulement géographique, mais ontologique. L'œuvre de Bergounioux cherche à dépasser la déchirure qui mène de l'enfance à l'âge adulte, c'est-à-dire à la connaissance de sa propre ignorance et de l'absurdité du monde.

Pierre Bergounioux a reçu le Prix Roger Caillois en 2009 pour l'ensemble de son œuvre.

Ressources

Site des éditions Verdier :
<http://www.editions-verdier.fr/v3/auteur-bergounioux.html>

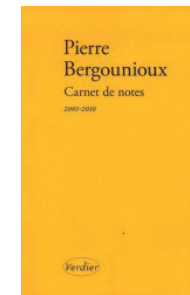
Site des éditions Gallimard :
http://www.gallimard.fr/auteurs/Pierre_Bergounioux.htm

Présentation de Carnet de notes :
http://www.dailymotion.com/video/xptu0v_pierre-bergounioux-carnet-de-notes-2001-2010-editions-verdier_creation

Entretien France Culture entre Pierre Bergounioux et Laure Adler :
<http://www.franceculture.fr/player/reecouter?play=3033281>

Zoom

Carnet de notes. Journal 2001-2010 (Verdier, 2011) (1280 p.)



« Pour des raisons qui touchent à mes origines, à ma destinée, j'ai ressenti le besoin d'y voir clair dans cette vie. La littérature m'est apparue comme le mode d'investigation et d'expression le moins inapproprié. Elle est porteuse, comme l'histoire, comme la philosophie, comme les sciences humaines, d'une visée explicative, donc libératrice. Elle peut descendre à des détails que les discours rigoureux ne sauraient prendre en compte parce qu'il n'est de science que du général. Les notes quotidiennes ne dif-

fèrent pas, dans le principe, de ce que j'ai pu écrire ailleurs. Les autres livres se rapportent aux lieux, aux jours du passé, le *Carnet* à l'heure qu'il est, au présent. » P. B.

Ce journal, qui couvre la première décennie du vingt et unième siècle, constitue le troisième volume des *Carnets de notes* de Pierre Bergounioux.

Presse

« Quand on prend le *Carnet de notes* à la première page, on lit les mille pages suivantes avec fascination : Bergounioux nous parle à tous, et sa vie banale – indépendamment du fait qu'il est, avec son ami Pierre Michon, l'un des très grands écrivains français d'aujourd'hui – est celle de chacun d'entre nous. »

L'Humanité

« La pratique quotidienne du journal s'inscrit dans cette discipline intégrale où tout doit contribuer à assurer la tâche qu'on s'est fixée. Le temps lui-même est une discipline et contraint à témoigner de la morne succession des jours sans rien lui substituer. Rien de radicalement neuf, rien d'intéressant, aucune saillie majeure ne scandent la vie transcrite. Ni le mariage des enfants, ni la naissance des petits-enfants, ni la mort d'un proche, ni la sortie d'un livre ne viennent couper son exercice qui est celui, général et commun, de la condition humaine. C'est ce qui fait la singularité absolue de ce journal, lui donne sa valeur littéraire propre et totalement inédite, d'être aux prises avec l'existence la plus générale et partagée, et non avec « ma » vie comme singularité et comme différence. »

La Quinzaine Littéraire

→Romans

La Mort de Brune (Gallimard, 1996 ; Gallimard, coll. « Folio », 1997) (144 p.)

Miette (Gallimard, 1995 ; Gallimard, coll. « Folio », 1996) (168 p.) Prix France Culture

Points cardinaux (Fata Morgana, 1994) (56 p.)

La Toussaint (Gallimard, 1994) (144 p.)

L'Orphelin (Gallimard, 1992 ; Gallimard, coll. « Folio », 2009) (144 p.)

La Mue (Gallimard, 1991 **INDISPONIBLE**) (144 p.)

C'était nous (Gallimard, 1989 **INDISPONIBLE**) (156 p.)

L'Arbre sur la rivière (Gallimard, 1988 **INDISPONIBLE**) (204 p.)

La Maison rose (Gallimard, 1987 - 2001) (168 p.)

La Bête famineuse (Gallimard, 1986 - 2001) (192 p.)

Ce pas et le suivant (Gallimard, 1985 - 2001) (192 p.)

Catherine (Gallimard, 1984 - 2001) (160 p.)

→Récits, essais

Trente mots (Fata Morgana, 2012) (160 p.)

Trois années (Fata Morgana, 2011) (56 p.)

Carnet de notes. Journal 2001-2010 (Verdier, 2011) (1280 p.)

Chasseur à la manque (Gallimard, 2010) (46 p.)

Les Restes du monde, avec Joël Leick (Fata Morgana, 2010) (64 p.)

Une chambre en Hollande (Verdier, 2009) (64 p.)

Agir, écrire (Fata Morgana, 2008) (104 p.)

Couleurs (Fata Morgana, 2008) (40 p.)

Carnet de notes. Journal 1991-2000 (Verdier, 2007) (1280 p.)

Carnet de notes. Journal 1980-1990 (Verdier, 2006) (960 p.)

L'Invention du présent (Fata Morgana, 2006) (120 p.)

La Fin du monde en avançant (Fata Morgana, 2006 - 2011) (64 p.)

Le Fleuve des âges (Fata Morgana, 2005) (48 p.)

Back in the sixties (Verdier, 2003) (64 p.)

Univers préférables (Fata Morgana, 2003 - 2012) (72 p.)

Jusqu'à Faulkner (Gallimard, 2002) (160 p.)

Le Premier mot (Gallimard, 2001) (96 p.)

B-17 G (Flohic, 2001 **INDISPONIBLE** ; Argol, 2006) (82 p.)

Simple, magistraux et autres antidotes (Verdier, 2001) (80 p.)

Un peu de bleu dans le paysage (Verdier, 2001) (112 p.)

Les Forges de Syam (Imprimeur, 2001 ; Verdier, 2007) (96 p.)

La Ligne (Verdier, 1997) (80 p.)

L'Empreinte (François Janaud, 1997 ; Fata Morgana, 2007) (64 p.)

Le Chevron (Verdier, 1996) (64 p.)

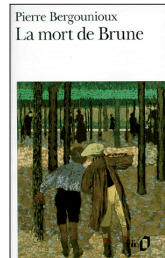
La Casse (Fata Morgana, 1994) (64 p.)

Le Grand Sylvain (Verdier, 1993) (72 p.)

Le Matin des origines (Verdier, 1992) (56 p.)

→Romans

La Mort de Brune (Gallimard, 1996 ; Gallimard, coll. « Folio », 1997) (144 p.)



« Le temps qu'on dit passé s'attardait encore, au milieu de ce siècle, dans les petites villes enfouies au cœur du pays. Sa lumière morte, son air éteint, ses drames anachroniques, sa misère, ses tenaces noirceurs encombraient la vie de chaque jour. L'heure qui montait au cadran de l'histoire hésitait, au loin. Quinze années durant, peut-être, la nuit mérovingienne, le regard d'une dame du temps du roi François, les catins et les roués de la Régence, le spectre d'un maréchal d'Empire assassiné hantèrent le paysage immobile. Une clarté soudaine, insolite et verte, les éclipsa un beau soir, sans retour, et l'instant qui nous était destiné, le présent, a fait son entrée. »

P. B.

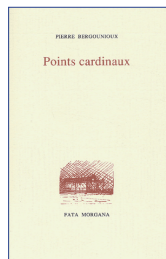
Miette (Gallimard, 1995 ; Gallimard, coll. « Folio », 1996) (168 p.) Prix France Culture



« Le haut plateau granitique du Limousin fut l'un des derniers refuges de l'éternité. Des êtres en petit nombre y répétaient le rôle immémorial que leur dictaient le sang, le sol et le rang. Puis le souffle du temps a touché ses hauteurs. Ce grand mouvement a emporté les personnages et changé le décor. On a tâché de fixer les dernières paroles, les gestes désormais perdus de ce monde enfui. »

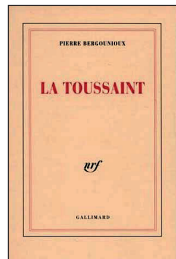
P. B.

Points cardinaux (Fata Morgana, 1994) (56 p.)



Situés dans la Corrèze déjà un peu mythique des années soixante, ces deux récits sans doute largement autobiographiques forment comme un concentré de tout l'univers de Bergounioux. Sa densité d'écriture trouve dans le texte bref son plein épanouissement.

La Toussaint (Gallimard, 1994) (144 p.)

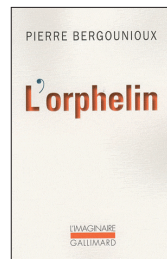


« On devrait s'arranger pour ne rien laisser traîner. On a un certain temps et un certain nombre de choses à faire. Quand le terme est échu, il faut laisser la place nette, comme neuve. Si on a été pris de court, ça ne coûte guère de laisser quelques instructions à ceux qui suivent. Ils sauront

clairement ce qui demeure pendant, les arriérés qu'il reste à régler en plus de ce qu'ils auront à effectuer pour leur propre compte. J'aurais aimé qu'il en aille ainsi, trouver la place libre, l'endroit tranquille ou, à défaut, qu'on me dise. Au lieu de quoi on nous a entraînés dans la brume, conduits devant des dalles de ciment moussu et fissuré. C'est là-dessous qu'ils étaient, nous a-t-on dit. C'était même écrit dessus. Ce qui fait qu'il ne nous est pas venu à l'esprit de chercher du côté où ils sont vraiment, où leur vie continue, obstinée, véhémement à proportion de ce qu'elle fut amère, amoindrie, écourtée. »

P. B.

L'Orphelin (Gallimard, 1992 ; Gallimard, coll. «Folio», 2009) (144 p.)

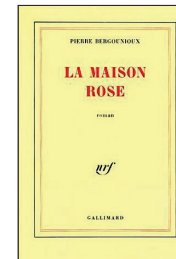


« Il était cinq heures lorsque le téléphone a sonné. Je suis souvent levé à cette heure où la nuit règne encore mais, ce matin-là, je dormais et c'est en rêve que j'ai su que mon père était mort. J'attendais ce moment depuis le moment où j'ai appris que nous mourrions, tous, et qu'il nous faut attendre.

Il avait visité la place vingt-huit ans auparavant, au début du mois de juillet de ma treizième année. Je campais, sous la tente, à cinq cents kilomètres de la maison mais je vois l'étroit vestibule, la pomme du premier balustre en chêne verni, les deux portes latérales et l'amorce de l'escalier avec une telle netteté qu'aujourd'hui encore, je m'y laisserais prendre. La scène ne comporte aucune incongruité. Les portes sont à la bonne hauteur. Le bois de la rampe a la couleur du chêne. Je discerne mal les traits de ceux qui m'entourent mais cela se produit également de ce côté-ci quand on se trouve aux prises avec une douleur extrême. En revanche, je vois mon père étendu au pied du balustre. On a repêché son corps dans la Vézère. »

P. B.

La Maison rose (Gallimard, 1987 - 2001) (168 p.)



Le narrateur se souvient de la maison de son enfance, dans le Quercy. Il se revoit à la campagne, il a six ans, vit avec sa mère et ses tantes, rêve d'un oiseau d'or, partage les souvenirs de guerre de son grand-père. Il se revoit à dix ans, passionné de lecture, inquiet de l'absence de sa

mère, refusant la mort de son grand-père, ayant mal au cœur lors des voyages en 4 CV. À quatorze ans, il tombe gravement malade et rejoint la maison du Quercy pour y voir mourir sa tante Lise. À dix-sept ans, il connaîtra d'autres deuils. Derrière tous ces morts de la maison rose, on découvre peu à peu de dramatiques histoires d'amour très anciennes, un épisode de la Résistance, et l'amour naissant du narrateur pour Catherine.

Pierre Bergounioux a le don de voir, entendre, toucher, goûter, sentir mieux que quiconque. Les histoires qu'il nous rapporte prennent un extraordinaire relief, ainsi que cette maison rose, dont il en fait le cœur battant. La mort et la vie projettent à tour de rôle, fatalement, sur ce long récit leurs scintillations de plaisir, de douleur et de nostalgie. Il nous branche à la fois sur les beautés les plus secrètes d'une nature que l'auteur dévoile, et sur l'étrangeté des drames et des bonheurs humains.

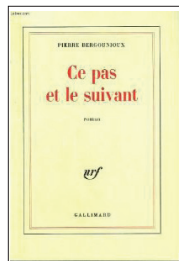
La Bête faramineuse (Gallimard, 1986 - 2001) (192 p.)



Le narrateur et son cousin Michel âgés de onze ans passent leurs vacances dans une maison de Corrèze où leur grand-père est en train de mourir tout doucement après une existence d'aventures extraordinaires sur des continents lointains.

Il n'en faut pas plus pour que l'esprit des deux garçons s'enflamme et réussisse à passer sans le moindre hiatus d'une réalité quotidienne heureuse aux jeux fantastiques de l'imagination. Comme pour marquer la fin de leur enfance, ils inventent deux rites de passages. Dans le bois voisin, la nuit, il s'agit de traquer une bête fabuleuse, surgie du fin fond de l'Afrique, avec les récits et les livres du grand-père. Puis sur le désertique plateau de Millevaches, de marcher jusqu'aux sources de la Corrèze, où le père a l'habitude de pêcher des truites. Mais la Corrèze qu'ils découvrent n'est qu'un filet d'eau. Où sont les truites ? Deux questions capitales se posent alors. Au père : As-tu menti ? Au grand-père : As-tu peur de mourir ?

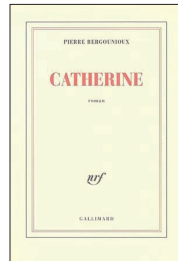
Ce pas et le suivant (Gallimard, 1985 - 2001) (192 p.)



Année 1904, dans le Centre. Le narrateur, un simple d'esprit de dix-sept ans, vit dans la pauvreté avec sa mère, à l'écart du bourg. Il entrevoit la fille du domaine des Bordes et n'aura plus de cesse qu'il n'ait retrouvé la fugace apparition. Pour ce faire, il va devoir gagner de l'argent, beaucoup

d'argent. Comme journalier, d'abord, puis cantonnier, enfin comme bûcheron dans les Landes et exploitant forestier. Il lui faudra se battre avec les arbres et l'hiver, la solitude, les villageois hostiles. Étudier, aussi, apprendre le français, lire les livres. La guerre de 14 éclate, qu'il avait souhaitée. Mais il apprend que la « fille-lumière » s'est mariée avec un marchand de la ville puis que la mort a fauché le couple après la naissance d'un enfant. Toujours plus fou, sauvage et solitaire, il poursuit l'entreprise inutile de planter des arbres jusqu'à ce que le hasard le mette en présence de l'orpheline, vivante image de sa mère, qu'il adoptera.

Catherine (Gallimard, 1984 - 2001) (160 p.)



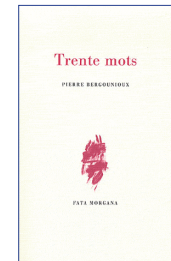
Abandonné par sa femme Catherine, après dix ans de mariage, le narrateur se réfugie dans une petite maison qu'il vient d'hériter en Corrèze, toute proche du bourg où il est nommé professeur de français. C'est là qu'il va vivre le cauchemar de l'arrachement, la solitude, la tentation du suicide,

ainsi que l'hostilité de ses voisins braconniers qui dévastent clandestinement son verger. Mais il va miser également sur l'espoir, celui de reconquérir Catherine. Car il lui envoie une lettre d'amour dément : consentira-t-elle à reprendre la vie commune ? En attendant la réponse à son ultimatum passionné, il se replonge dans la lecture de Flaubert comme dans un bain de vie seconde, à la fois organique et intellectuelle, qui lui permettra de survivre, jusqu'à l'extrême limite de ses forces, conscientes ou rêvées. Que sera le message de cette Catherine aussi lointaine que toute-puissante ?

Ce roman, d'une violence dramatique patiente et concentrée, nous laisse jusqu'au bout dans l'anxiété. Mais pourquoi l'amour et l'intelligence ne triompheraient-ils pas, après le doute et le chagrin, des forces mises en jeu par le destin ?

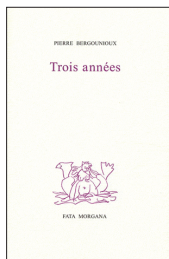
→ **Récits, essais**

Trente mots (Fata Morgana, 2012) (160 p.)



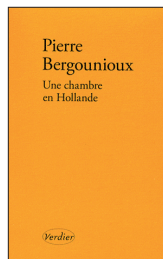
Pierre Bergounioux partage sa vie entre les jours austères, laborieux, contraints, en banlieue parisienne et les solitudes lumineuses de la Haute-Corrèze. Toute son œuvre tourne autour du monde rural, sa rudesse et sa poésie, son emprise sur le destin des hommes qui y vivent, leur difficulté à dompter cette

campagne hostile, à lui arracher une subsistance ou à lui échapper. A la manière d'un lexique, en trente mots choisis et lourds de sens pour lui, il entend ici éclaircir la douloureuse question des origines et du déracinement. Témoin du deuil de ce monde rural, à travers la mémoire longue des humbles, il observe en guetteur attentif, mais non pas nostalgique, ce qui, au-delà des bouleversements de l'histoire immédiate, traverse les générations et les relie à l'universel.



« On m'a couché sur une civière, saigné, perfusé et c'est alors, seulement, que j'ai pensé aux heures du commencement, où il m'avait fallu considérer le restant de mon âge, et jusqu'à cet instant. [...] Il se présentait à l'heure dite et j'ai tiré je ne sais quel apaisement de voir que tout s'était déroulé selon mes lointaines prévisions. Une seule chose ne répondait pas à mes calculs, sinon à mon attente. C'est que je n'étais pas mort. »

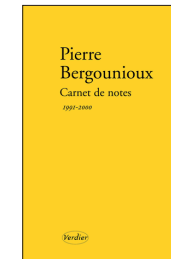
Depuis son lit d'hôpital, Pierre Bergounioux se rappelle les années d'ennui de sa jeunesse, ses premières pensées pour la mort, son attrait, les plans pour échapper aux vanités de son existence et ce qui le retint, tout de même, jusqu'à soixante ans passés.



L'acte de naissance du sujet de la connaissance a été dressé par un Français. C'est le *Discours de la méthode*. Mais c'est en Allemagne que Descartes l'a conçu, en rêve, et aux Pays-Bas qu'il l'a rédigé. Si le monde se ramène depuis lors, à deux substances, l'étendue et la pensée, leurs rapports ne vont pas sans complications ni sautes. La vie même de Descartes en est l'illustration.



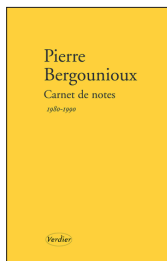
S'il fallait définir, d'un trait, la littérature de Homère jusqu'à Faulkner, on pourrait dire que c'est le monde vu par des écrivains. Les faits, qui ont été vécus par des guerriers, de rudes marins, des chevaliers hallucinés, ne furent jamais livrés comme ils s'étaient produits, dans l'instant, pour les intéressés mais tels que les imaginèrent des lettrés assis à l'écart, plus ou moins longtemps après. "Le passage de l'initiative aux mains de la classe ouvrière", les années trente, sont un pivot capital des visions historiques de Pierre Bergounioux. William Faulkner en est l'incarnation, il marque la rupture : désormais l'écrivain sera immergé dans le monde. D'une prose sans graisse, Pierre Bergounioux articule autour de cette idée un monde cohérent aux perspectives surprenantes sur l'acte d'écriture. On peut ne pas adhérer à ces partis pris, l'essentiel est ailleurs : il s'agit pour lui, à propos de Faulkner qu'il revendique comme une figure tutélaire, de montrer comment la parole s'enlève sur un fond de silence millénaire.



« Ce deuxième tome couvre les années quatre-vingt-dix, et porte toute l'ombre qui – à l'exclusion des années soixante – a prévalu au long de ce vingtième siècle. Nous ne sommes pas ici dans l'intime. Ou bien, si nous y sommes, cette intimité n'est ni honteuse ni impudique. Elle est partageable, simplement humaine, banale si l'on veut, quotidienne. La famille, l'enseignement, le travail de la littérature, et celui aussi de la sculpture, les lectures, nombreuses, variées, de la philosophie aux ouvrages techniques, la littérature un peu en retrait... Faulkner, « bloc colossal de lumière violente et de compactes ténèbres, de justice et de vérité », n'est pas loin cependant. Et puis les saisons, la nature, les travaux et les jours, la vie extérieure, ce monde non comme abstraction ou spectacle, mais réalité tangible, vécue, soufferte. »

Le Monde

Carnet de notes. Journal 1980-1990 (Verdier, 2006) (960 p.)



Nulle désillusion ne se compare à celle que la génération d'après-guerre a connue. Au printemps des années soixante a succédé l'hiver, qui dure encore, des années quatre-vingt. Les grandes espérances ont pâli, la vie perdu la saveur qu'on lui trouvait. Le changement d'horizon, la fin d'une époque,

c'est à l'échelle des heures, dans le détail de l'expérience personnelle qu'on en prend la mesure. Ces notes, prises au jour le jour, depuis vingt-cinq ans, accusent avec les progrès de l'âge, l'érosion du bonheur qui avait été donné, pour commencer.

L'Invention du présent (Fata Morgana, 2006) (120 p.)



Quatorze chapitres consacrés aux écrivains qui l'ont marqué à des titres divers : Flaubert, Faulkner, Alain-Fournier, Claude Simon ou encore Henri Thomas, Jacques Réda et Pierre Michon, mais aussi à une réflexion sur l'écriture, la librairie... De sa phrase rigoureuse, sans graisse, Pierre Bergounioux met en perspective l'acte d'écriture.

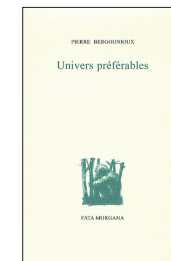
La Fin du monde en avançant (Fata Morgana, 2006 - 2011) (64 p.)



« Le monde ancien s'éloigne. Ce qui s'apprête, derrière le rideau, sur la scène du troisième millénaire, je m'en moque un peu. Je suis du Pays Vert, d'un autre âge et l'on n'est qu'une fois. La suite ne m'intéresse pas. »

En quatre chapitres (*Des rôts brûlés et des gâteaux mals cuits, Sur une chaîne d'attache, La fin du monde en avançant, De la littérature à la marchandise*) Pierre Bergounioux livre une interrogation tendue sur le monde contemporain et le naufrage de la culture.

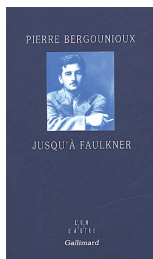
Univers préférables (Fata Morgana, 2003 - 2012) (72 p.)



De la naissance infime des récits et de leur vie parallèle (autonome, qui sait ?) jusqu'à l'incarnation, il est ici question. Et nous serions dans le domaine de la pure spéculation, de l'abstraction glacée des questionneurs de la littérature sans le talent de Bergounioux à donner matière et vie à cela. Le

récit est traité en être vivant, il a ses lieux, très réels (Cressensac, la Dordogne), ses siècles héroïques et ses lumières changeantes. Univers préférables tisse l'histoire d'une histoire, et sa langue est bien à la hauteur de cette « aventure moderne », souvent déçue et décevante.

Jusqu'à Faulkner (Gallimard, 2002) (160 p.)

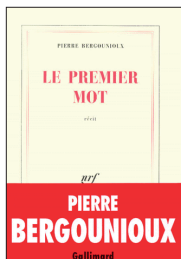


« Des infirmes, des sensitifs furent longtemps les plus qualifiés pour voir. Leur inaptitude aux luttes, aux travaux les tenait à l'écart, disponibles, pensifs - c'est pareil. L'heure est venue, au XXe siècle, où cette élite vulnérable a éprouvé l'impossibilité d'aller plus loin, dans une Europe qui semblait aspirer, elle-même,

au suicide. C'est alors qu'un petit homme s'est avancé à Oxford (Mississippi). »

P. B.

Le Premier mot (Gallimard, 2001) (96 p.)

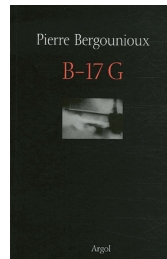


« Grand-père détenait les éléments peu nombreux, très simples, de l'énigme. Il me plaît de croire qu'il a songé à m'en parler, qu'il attendait que passe l'instant immobile, l'éternel présent du premier âge pour me les livrer. Il est mort l'année de mes sept ans. Les quelques mots dont

j'avais besoin l'ont suivi dans la tombe... »

Dans ce texte initial et initiatique, Pierre Bergounioux ne raconte pas toute sa vie, mais l'essentiel : son enfance et son adolescence. Il faut goûter ce bref roman d'éducation comme s'il était écrit en marge de ses autres œuvres. C'est la lente approche d'un écrivain vers « le premier mot ». Tous ses livres seront soutenus et ravivés par cette autobiographie.

B-17 G (Flohic, 2001 **INDISPONIBLE** ; Argol, 2006) (82 p.)

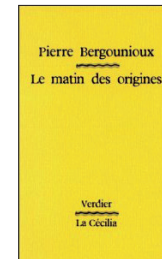


« Universellement connu sous l'appellation de Forteresse Volante, le Boeing B-17 fut l'instrument principal des bombardements stratégiques qui ruinèrent l'Allemagne. Il emportait dix hommes sur des distances supérieures à trois mille kilomètres, dans l'hiver inexploré des hautes altitudes

battues par le feu ennemi. Leur aventure collective n'a pas été contée. Ses possibles interprètes n'y ont pas survécu. A partir d'une image de B-17 en perdition, on a épilogué sur les chances du récit, la liaison toujours incertaine entre l'événement et sa relation. »

P. B.

Le Matin des origines (Verdier, 1992) (56 p.)



La Vie s'entend à s'attacher les services des créatures en qui elle est éparse et persiste. Il n'y a que les nôtres qu'elle paraisse un peu dédaigner. On ne serait pas, sans cela sujet au doute. On n'aurait pas tous ces regrets ni cette envie, souvent, de ne plus vouloir. La tentation d'abandonner ne serait pas ta-

pie au creux de chaque jour et jusqu'au cœur de nos entreprises. Cette félicité qu'il faut supposer aux animaux, elle nous a peut-être été accordée un très court instant, au commencement. Il serait dans sa nature non seulement qu'elle se dissipe mais que son souvenir lui-même s'efface après qu'elle a rempli son office, qui est que nous restions. Ensuite, nous vivons par habitude. Quelques complications, du côté de mes origines, ont laissé dans ma mémoire deux ou trois fragments que je soupçonne d'en être issus.